

LA FETE DE L'ARGENT OU LE "BILO" DU COTON

Les énormes contraintes auxquelles est soumise la société masakoro qui voit l'agriculture l'emporter peu à peu sur l'élevage rompant ainsi des équilibres très anciens dans son organisation et ses principes de solidarité, l'ont rendue presque "cassante".

Quels sont donc les points d'élasticité et les limites de résistance que l'on peut en quelque sorte mesurer dans cette société d'éleveurs encore soudée en lignages et qui vient de se trouver confrontée à l'injection de monnaie, la plus massive qu'elle ait jamais connue ?

Le paradoxe mais aussi la vérité du phénomène veulent que cette société ait trouvé au cœur d'elle-même, dans l'une de ses institutions les plus anciennes, le point de levier qui lui permet d'absorber cette terrible force : le **bilò**, qui d'un lieu où se distillait la force du lignage, où s'éliminait sa faiblesse à travers l'un ou l'autre de ses membres, va devenir le lieu d'une parade, "show" et "circus" tout à la fois, spots et sonos d'un monde moderne, désiré, imaginé et maintenant mis en scène.

D'un côté, l'autre : entre ce qui faisait le prestige et l'honneur de "l'honnête homme", de l'éleveur, entre tous, va servir de grammaire à d'autres signes où l'argent se substitue au boeuf comme source du pouvoir d'un seul sur tous.

I. L'ARGENT CHAUD

En quelques années, le développement de la culture du coton a favorisé l'enrichissement d'un certain nombre de paysans, de telle sorte qu'une nouvelle conception de la richesse s'est forgée, sous le nom "d'argent chaud".

En 1981, le nom du premier "millionnaire du coton" est sur toutes les bouches, chacun connaît au centime près le montant exact de son gain. Ce héros des temps modernes va faire rêver bien des paysans, sur les ressources fabuleuses que l'on peut tirer de la culture du coton. Réunir plus d'un million avec le seul produit de sa récolte est quelque chose de tout à fait nouveau dans la société paysanne masakoro.

En effet, jusqu'à maintenant, ces agro-éleveurs n'ont ni l'habitude de produire un important surplus de produits vivriers ni celle de vendre la totalité de la récolte de l'un ou l'autre produit commercialisable (arachide, pois du cap).

En six ans, le nombre des paysans cultivateurs de coton, regroupés par HASYMA sous le terme de "paysannat"(1) par opposition aux "planteurs privés" qui sont des citadins dans leur grande majorité, va croître considérablement pour atteindre, au cours de la campagne 1985-86, des chiffres records. Cet accroissement concerne tout à la fois l'effectif et les surfaces productives (2).

Pour chacun, l'espoir de s'enrichir, de gagner d'un seul coup une grosse somme d'argent est tempéré par la crainte diffuse de se trouver confronté à une situation inconnue, à une expérience économique tout à fait nouvelle : comment utiliser une telle somme ?

Contrairement à la situation habituelle où le groupe, le lignage, gère la plupart des besoins de ses membres, on se retrouve là, seul, avec des possibilités énormes, qui obligent à faire des choix, à prendre des décisions, à innover. Les ancêtres et les pères ne sont pas d'un grand secours puisqu'il s'agit là d'un monde différent, celui de l'argent, intermédiaire, aussi bien entre les choses qu'entre les personnes et source d'un pouvoir fantastique...

1986 est aussi l'année où la baisse de la production vivrière sera la plus forte, provoquant un renchérissement des produits de subsistance, manioc, maïs, riz..., et les paysans découvrent que leur acquisition sur les marchés représentent une part de plus en plus importante de leurs dépenses.

Parmi les petits cultivateurs - 1 à 2 ha de coton - certains n'ont consacré cette année là qu'une superficie très réduite (0,5 ha) pour le maïs, manioc. Les rendements du coton s'étant révélés très faibles (de l'ordre de 4 à 500 kg à l'hectare), ils ont dû s'endetter pour pouvoir subvenir à leurs besoins alimentaires et se sont donc appauvris puisque les prêts d'argent ou de produits vivriers (3) sont pratiqués à des taux usuraires de 3 à 400 %

Ceux-là auxquels le coton avait "porté malheur" ont déformé par dérision le sigle hasyuma (coton malgache) en hasy-ma (où ma devient l'abréviation de mafana), le coton chaud !

A l'opposé des revenus tirés de la vente des surplus vivriers, l'argent obtenu grâce à la culture du coton va prendre une signification particulière. On dit qu'il est "chaud", qu'il brûle les doigts. Il n'a pas de poids, on croit le tenir en mains, et pourtant il s'échappe. Il est volatile, léger, impalpable, comme la fumée, comme l'air...

Au contraire, les produits de subsistance - riz, maïs, manioc - et dans une moindre mesure les produits commercialisés traditionnels (arachide, pois du Cap) dont on réservait toujours une partie à la consommation familiale - sont tous des "choses" concrètes, palpables, lourdes, stables. On est sûr qu'ils ne vont pas disparaître sitôt entreposés dans la maison. On sait organiser et doser leur distribution et leur consommation tout au long de l'année, faire la part exacte de ce qui est consommé, vendu. Enfin et surtout, on connaît à l'avance l'utilisation qui sera

(1) Il s'agit comme nous l'avons précisé d'une catégorie qui regroupe les paysans cultivant le coton sur des surfaces inférieures à 10 ha.

(2) Voir article de J.M. HOERNER.

(3) Il s'agit essentiellement du maïs et du manioc.

faite des revenus le plus souvent modestes tirés de la vente de ces produits. En règle générale, et pour une exploitation moyenne, ces ventes permettent d'acquérir de 1 à 3 boeufs chaque année.

Il s'agit là de cultures ordinaires, pratiquées depuis fort longtemps, et pour lesquelles la société masikoro a atteint, si l'on peut dire, le maximum de son efficacité, aussi bien au niveau de l'organisation sociale donc de celle du travail et de la mise en oeuvre des techniques agricoles qu'au niveau des modes de distribution, de consommation et de transformation...

Ce domaine d'activité parfaitement balisé est un domaine sans innovation, sans doute le lieu le plus efficace de la reproduction sociale, de l'organisation lignagère. Rien ici n'inquiète. Les choses se déroulent dans leur cours normal. Tout est "froid". Aucun "désordre social" générateur d'épidémies, de sécheresse n'est à craindre. Au contraire, les choses tournent rond, apportant la vie heureuse, et la santé. On sait ce que l'on fait pour l'avoir toujours fait, et aussi il est impossible de buter sur un obstacle inconnu.

Le monde du chaud dans lequel se place le coton est lui associé à l'inconnu, aux malheurs, aux maladies, à tout ce que l'on peut rencontrer sur sa route, que l'on ne connaît pas et qui peut s'avérer dangereux. Enfin, à tout ce qui peut brouiller les cartes, troubler l'harmonie sociale, libérer des pouvoirs, des forces obscures, que peut-être l'on ne pourra pas maîtriser.

"Les boeufs achetés avec de "l'argent froid" restent dans le parc, aucun événement familial ou autre ne viendra obliger à les vendre ou à les offrir".

La richesse "s'ancre", "s'enracine", tant et si bien dans la terre qu'elle ne peut plus "s'échapper", ni "s'envoler", exauçant en cela le vœu de l'éleveur quand il dépose une pierre au centre de son parc, une pierre si lourde que quatre hommes réunis ne peuvent la soulever, affirmant ainsi définitivement que "ce qui est là, (le troupeau) y restera".

La richesse, la seule vraie, naît et vit dans le parc, protégée par les talismans, protégée par les soins vigilants du bouvier, protégée par toute la famille.

L'argent "chaud" est rebelle à toutes les pratiques magiques destinées à fixer la richesse et fait même perdre aux talismans leur efficacité.

La richesse apportée par le coton est une illusion, illusion que tout cet argent ne s'épuisera jamais, alors que "tout s'en va très vite, sans que l'on sache où c'est parti".

Les "boeufs du coton" occupent une place particulière. Ils coûtent cher, parce qu'ils sont achetés juste après le paiement par HASYMA dans une période donc de montée des prix à la vente, puisque tout le monde achète. Leur valeur est en quelque sorte "incertaine"; on ne peut pas compter avec eux. Certes, ils entrent dans le parc, mais dès ce moment, on sait qu'ils vont en ressortir presque aussi vite. Ils sont aussi "volatiles" que l'argent lui-même.

Chacun sait qu'à un moment ou à un autre il sera convié, dans son réseau de parents, d'amis, de frères de sang, de voisins, à l'une de ces fêtes (bilo, circoncision, etc...), qui s'organisent juste après les récoltes, où il devra apporter de l'argent, de

l'alcool, ou des boeufs. Si on évite de toucher au troupeau à cette occasion, par contre on se défait très facilement des "boeufs du coton". C'est faire d'une pierre deux coups, offrant un boeuf, signe de prestige et se débarassant dans le même temps, d'un animal "mal ajusté" dans le parc et qui de toute façon aurait disparu ...

De plus, ces boeufs, pour une part, seront revendus au moment de la soudure, à bas prix, afin d'acheter des produits vivriers...

L'achat des produits vivriers est mal vécu par les paysans qui se trouvent confrontés à cette contradiction : acheter la nourriture au lieu de le produire. Face à ce constat, certains ont choisi en 1987 de réduire les surfaces cultivées en coton, voire même d'abandonner cette culture (4).

Pourtant, quelque chose a définitivement changé, avec l'apparition de besoins nouveaux, dans les domaines les plus divers, et qui vont rester même si les revenus du coton disparaissent.

Ces nouvelles dépenses, pour certains, sont adaptées aux activités agricoles, principalement la charrue et la charrette, aux frais d'exploitation (main d'oeuvre pour semis, desherbage, récolte, insecticide, etc...), incompressibles et obligatoires pour chaque campagne de coton. D'aucuns, d'une année sur l'autre achètent de la terre pour augmenter leurs surfaces cultivées.

Presque tous les planteurs de coton ont au moins acheté un lit métallique, quelques uns, plus rares, des chaises et des fauteuils (5).

Le village d'Ampihamy (zone d'Analamisampy) est un bel exemple de ces nouvelles dépenses. Une majorité de maisons sont maintenant couvertes avec des toits en tôle alors qu'il n'y en avait aucune avant 1983 !

Les frais de scolarisation représentent peut-être le poste le plus stratégique dans cette évolution des structures de consommation. De plus en plus de paysans sont tentés de "pousser" leurs enfants (les garçons, essentiellement) au-delà du primaire, dans un lycée ou dans un C.E.G., ce qui les oblige à vivre à Tuléar. L'idée se répand maintenant qu'il vaut mieux garantir l'avenir de ses enfants devant la crise actuelle de l'élevage.

En dehors des dépenses liées à l'exploitation agricole ou à l'habitat, les besoins des hommes et des femmes semblent très différents. Couverts, ustensiles de cuisine, robes, bijoux, machines à coudre pour les femmes. L'alcool, dont la consommation est devenue systématique et souvent immodérée, et les fusils de chasse, de calibre 12, pour les hommes car le fusil est maintenant indispensable pour protéger le troupeau contre les voleurs.

Tout le monde a peur maintenant de voir son troupeau disparaître, emmené par des voleurs, et de nouvelles formes de thésaurisation ont cours, même si chacun nourrit l'espoir de voir revenir une période plus favorable à l'accumulation des boeufs. On entasse des roues de charrette, des cruches, des machines à coudre ... On se lance dans l'élevage de porcs, etc, toute chose qui ne fait pas encore l'objet de la convoitise des voleurs, que l'on pourra revendre un jour pour acheter des boeufs.

(4) Cf. article de HOERNER.

(5) Cf. histoire de R? dans l'article, le riche beugle.

Certains encore très rares constituent leur capital bovin en ouvrant un compte en banque ...

Le plaisir de dépenser, c'est aussi et surtout le plaisir de dépenser pour se montrer, pour le prestige.

Certains, enivrés par leur récente fortune prennent une nouvelle femme, jouant le jeu, achetant cher l'accord de leur première épouse (*vily rafy*), se montrant généreux avec les beaux-parents (*soritse*), trop peut-être, car les alliances sont éphémères ... L'épouse reste le temps d'épuiser le pactole, quelques mois, trois ou quatre au plus, "les mariés du coton", dit-on.

"Ce n'est pas l'argent qui est chaud, mais ce sont les besoins qui ont changé", nous disait ce vieil homme qui venait d'organiser une fête (*bilo haboha*), et qui poursuivait : "Nous sommes victimes de nos désirs, on veut une cruche, et puis une autre, un lit, un poste de radio, une table, une maison en tôle, des bijoux en or ... Tant de choses qu'il faut avoir de plus en plus d'argent pour les obtenir, cinq millions ne suffisent plus ! ... Ce n'est pas l'argent qui est chaud, ce sont les choses que l'on désire qui sont devenues plus nombreuses. Regardez nos petits enfants... A leur âge, ils ont déjà deux pantalons et trois chemises; avant, avec l'argent du pois du Cap, je n'achetais qu'un morceau de tissu pour chacun et on allumait un feu pour se réchauffer. Pourquoi s'étonner alors que l'on ne puisse accroître le troupeau avec l'argent du coton ? Tant d'autres choses passent maintenant avant ..."

Opinion d'un homme de 70 ans qui sait bien que la logique ancienne, où "tout (ce qui se faisait) se faisait par rapport aux boeufs", est en passe d'être définitivement révolue. Opinion relayée par celle d'un instituteur plus jeune : "On avait l'impression de "gaspiller" quand on faisait la cuisine avec un peu trop d'huile, ou quand on mangeait bien, trop de riz..., car il fallait épargner sur toute chose pour augmenter le seul capital qui ait de la valeur : le troupeau. Ce n'était pas le manque d'argent qui nous empêchait d'avoir un lit métallique, mais la coutume".

A travers l'une des institutions les plus anciennes et les plus originales de la société masikoro les nouvelles manières, dans le cours actuel des choses vont paradoxalement trouver droit de cité.

Le *bilo haboha*, du nom donné à un rite de guérison (ou *bilo*) accompagné d'une épithète qui détourne le fondement de ce rite, *haboha*, le *bilo* "où l'on paraît".

II. LE BILO HABOHA

Le terme de *bilo* est utilisé aussi bien pour qualifier l'affection que pour dénommer le rituel à l'aide duquel on organise la thérapie. L'affection est couramment décrite avec les symptômes suivants : nausée, vertige, vomissement, douleurs au niveau de l'estomac qui "remontent" vers la tête, etc... L'*ombiasa* (devin-guérisseur) se déclare impuissant pour guérir cette maladie avec les moyens classiques : plantes médicinales, talismans etc., et si d'aventure on a recours à la médecine moderne le résultat s'avère toujours négatif.

Comme une évidence qui s'impose à tout le monde, le malade est alors déclaré *bilo*. Une fête est organisée pour redonner vie et santé au patient.

Le moment fort de ce rituel est qualifié par le terme *sandratse*, "se tenir au dessus de", qui intervient au dernier jour de la fête, au cours duquel la personne malade se hisse sur une estrade, disposée à plus de 2 mètres du sol, sur laquelle elle s'installe pour ainsi dominer la foule des participants, dans une position qui rappelle celle du roi, ou de la reine par rapport à ses sujets. Le *bilo* est traité à l'égal d'un seigneur d'autrefois, avec le même respect, marqué par les mêmes gestes, entouré, estimé, seul objet de l'attention collective, dorloté, choyé, nourri, soigné par les regards, la danse, les gestes, la clameur chaleureuse de toute une foule ...

Cette institution qui selon la tradition remonte à la nuit des temps a, compte tenu de son rôle spécifique de rite thérapeutique, vraisemblablement fort peu évolué, sinon dans les dernières années, où elle va servir de "lieu d'accueil" pour des assemblées d'une toute autre nature, où le rituel classique du *bilo* est interprété dans les règles de l'art, sans qu'un quelconque malade ne soit à guérir.

Tout en apparence est semblable. On fait appel aux jeunes du village pour fabriquer l'estrade, on coiffe la personne *bilo*, on tue le boeuf du rituel, etc. Auparavant on avait consulté un *ombiasa* pour connaître le jour favorable puis il a consacré (*fanintsina*) l'emplacement où doit se dérouler la fête.

Si on s'attache aux détails, les choses sont parfois bien différentes. Les séquences se succèdent un peu rapidement; certains éléments du rituel sont quelquefois escamotés qui sont directement liés au traitement du malade : choix du boeuf *dabara*, (ou boeuf jumeau du *bilo*), port du bâton *viky* (avec lequel on dévie le mal), etc...

Le rêve est un bon prétexte pour organiser un *bilo* dont le but est alors de récupérer une partie, ou même la totalité, des dons (*enga*) offerts pendant deux ou trois ans aux parents, amis et voisins au cours des mêmes cérémonies de *bilo*, ou de circoncision.

L'ancêtre qui apparaît dans le rêve est en général un ascendant connu du lignage, de la deuxième ou éventuellement troisième génération, qui impose à sa famille un tel rite, lequel concerne alors l'ensemble de ses descendants et non pas seulement la personne qui a rêvé.

Ces *bilo* présentent un caractère économique de plus en plus marqué, du fait qu'ils sont le résultat d'un nouveau mode de calcul où l'on tient un compte très précis de ce qui a été donné dans l'attente de ce que l'on va recevoir, un prêt pour un rendu. Et le rêve permet de décider en toute innocence du meilleur moment pour organiser la fête.

C'est sur ce "terrain favorable" que va s'opérer une extension particulière du rituel, témoin des profondes transformations de la société masakoro.

Ainsi le *bilo*, avec le développement des cultures commerciales - pois du Cap, arachide et surtout coton - (6), est devenu une sorte d'exutoire qui doit permettre de vivre et d'absorber un nouveau mal : l'excès des revenus, cette masse monétaire qui dérange, "trouble", introduit un élément nouveau, indigeste, difficile à manipuler parce qu'on ne sait pas encore en "calculer" toutes les possibilités.

Par sa nature même, le rituel du *bilo* est sans doute l'institution clanique la mieux adaptée à ce genre de manifestation collective. Déclenché à la demande, par

(6) Voir annexe : Un exemple de défoulement collectif par D. Lucien.

opposition aux autres cérémonies familiales, il a pour fonction de réinterpréter, de résoudre collectivement dans l'ensemble lignager le problème d'un seul. Il représente donc en quelque sorte une des articulations les plus souples de l'organisation sociale confrontée à sa nécessaire évolution.

Le nouveau riche se découvre différent chez lui. Dans un double mouvement, il tente de redevenir semblable aux autres tout en attendant que ceux-ci reconnaissent sa différence. Il va demander au public, à la foule, d'exalter sa nouvelle position sociale, si nouvelle qu'il faut presque toucher au paroxysme pour mieux l'intégrer, pour la banaliser tout en lui donnant une place ...

Dans cette logique, le détournement du rituel peut prendre plusieurs formes différentes :

- **une forme masquée**, où celui qui en prend l'initiative n'ose pas néanmoins se distinguer radicalement des autres : s'affirmant comme un individu et se montrant dans toute sa différence, indépendamment de la décision collective, familiale, celle des ancêtres. Dans ce cas classique, l'ancêtre apparu en rêve et dictant sa volonté libère du poids d'une décision personnelle.

- **une forme indirecte** à l'initiative de l'organisateur mais qui ne le met pas lui-même en scène, mais plutôt un membre de sa famille proche, père, épouse, etc..., auquel il rend hommage, cet hommage par sa nature et par les dépenses qu'il représente lui permettant néanmoins de se distinguer lui-même au cours de la fête.

- **une forme orthodoxe**, le rituel dans ce cas apparaît comme une sorte de *soro*, invocation adressée aux ancêtres pour leur annoncer cet événement nouveau, cet afflux d'argent, leur demander de l'accepter, d'apporter leur bénédiction pour que tout cela n'apporte que joie et paix.

- enfin, une **forme moderne**, encore rare, le "*bilo* du fou", ou l'organisateur prend lui-même l'initiative de la fête, se présente sans fards et sans ambages pour "montrer à tous" ce qu'il a gagné, sa nouvelle richesse, et par opposition au "vrai malade" du *bilo*, on le dit *vondrake*, gras, robuste, fort...

Il peut se permettre de faire taire les joueurs de tambour, d'accordéon, réclamer le silence, attirant l'attention de tous, il siffle, mime ses boeufs, disant : "Je ne suis pas malade, je n'ai pas rêvé de mes ancêtres, je veux seulement vous montrer ce que j'ai gagné. J'ai reçu un million de HASYMA, c'est comme une blessure portée au front... Tout le monde peut la voir. C'est pourquoi je suis *bilo*". Et la musique aussitôt enchaîne ...

L'année du boom de coton, celle de la campagne 1983-84, fut aussi celle de tous les *bilo* organisés pour fêter une première grosse rentrée d'argent, surtout chez les petits producteurs (2 ou 3 hectares), qui avaient obtenu au moins 200.000F, grâce à des bons rendements et aussi pour certains grâce à la pratique du commerce parallèle (7).

Les producteurs "millionnaires" qui travaillent plus de 5 hectares organisent des fêtes plus somptueuses, plus démonstratives et qui peuvent se renouveler, donnant l'impression qu'ils sont définitivement installés dans leur situation de "nouveaux riches".

(7) Voir LOMBARD J. et SOLO J.R.

Le terme *haboha* a beau n'être jamais employé pour qualifier le *bilo* du même nom, personne ne se trompe jamais sur la nature du rituel auquel il participe.

Plusieurs indices nous permettent de cerner la différence entre le *bilo* thérapeutique et le *bilo* de ceux qui sont en "pleine forme".

A observer le comportement d'une personne déclarée *bilo*, on voit tout de suite qu'elle n'est pas l'objet de soins particuliers, et très vite elle se perd dans la foule, dansant, buvant, à l'image de n'importe quel autre invité.

La personne qui est malade du *bilo*, par contre, est constamment encouragée, entourée, on l'invite à se lever pour danser, on l'accompagne dans ses mouvements, la musique ponctue ses moindres gestes, on veille sur elle.

Tout cela contraste singulièrement avec le "show" de celle qui exulte, exprimant sa joie de vivre, fière de sa belle santé, dont le comportement doit sortir de l'ordinaire.

Les femmes portent des robes que l'on ne voit nulle part ailleurs, d'une coupe moderne et taillées dans un tissu fort cher; robes décolletées, juste assez pour laisser voir les bijoux récemment achetés. Certaines miment cet objet tant convoité, une machine à coudre, dansant, se déhanchant, le coude écarté de la taille comme tourne la roue de la machine...

Après plusieurs mariages ratés, quelle joie de montrer que l'on a enfin trouvé un homme sur qui l'on peut compter, un homme qui peut leur apporter quelque chose.

- "J'ai parcouru en vain tout le pays mais maintenant j'ai trouvé le bonheur".

Les hommes se montrent à travers leurs femmes, leurs costumes et leurs parures. Il y en a qui, lourdement vêtus, superposent des vêtements de coupe moderne et ancienne, associant le pantalon et le pagne, et d'autres qui se livrent à la classique chorégraphie du riche éleveur (8).

On fume des cigarettes blondes, on prend les manières des étrangers,...

Tout le jeu consiste à montrer que l'on peut "dépenser" sans compter, tant il y en a, mais ce gaspillage n'est là qu'une apparence, car tout compte fait, on dépense sans guère dépenser, espérant surtout que l'on y gagnera.

C'est presque devenu une banalité d'amonceler les caisses de bière jusqu'à plus soif, pour en inonder enfin dans un bain de luxe la personne *bilo* ; d'étaler des pagnes et des pagnes par terre sur lesquels on danse, tapis présidentiel déroulé au pied de celui qui est maintenant très important.

Toutes les surenchères sont possibles pour étaler son argent. On jette de la monnaie à la foule, les femmes tressent leurs cheveux avec des billets de banque, on laisse son argent au vu et au su de tout le monde dans une valise ouverte, mais le nec plus ultra, rarement vu mais pourtant déjà fait, est de rouler des billets de 5 ou 10.000 FMG pour faire semblant de les allumer comme une cigarette et même de les allumer vraiment ! Cinq ou six ans après, un vieux se souvient encore avoir vu quelqu'un brûler 50 000 F...

(8) Cf. Le riche beugle.

Ivresse générale sur un rythme de musique moderne, les chanteuses et leurs tambours disparaissent, laissant la place à cette cavalcade exubérante et désordonnée, chemin vers un autre monde qui se fraie à travers les émotions et les ivresses, les imaginations...

Il faut inventer, innover sans cesse pour étonner toujours plus son public et le convaincre que l'on peut bien tout se permettre. Car, déjà plus personne ne s'étonne, au bout de 4 à 5 ans, de voir tant d'alcool répandu ...

Avec le *sandratse*, le rituel du *bilo* offre une belle occasion de se livrer à cette démonstration symbolique.

Le nouveau notable va donc endosser le rôle du roi, du seigneur, s'installant sur l'estrade surélevée, qui le grandit à la mesure de sa nouvelle situation. A partir de ce moment, il est consacré dans ce qu'il est devenu, par la dérision d'un rituel, clin d'oeil lancé aux ancêtres, pour une reconnaissance presque extorquée.

III. LES ENGA

Les *enga* sont les dons que l'on fait à l'occasion d'un certain nombre de cérémonies familiales, qui sont associées à des contre-dons et organisent ainsi tout un système d'échanges dans un réseau constitué de parents proches, d'alliés matrimoniaux, de frères par le sang, de voisins, d'amis, etc...

Chaque réseau correspond à la circulation de boeufs, de bière, d'argent, entre des groupes lignagers sur un territoire plus ou moins précisément défini. Il se coagule à l'occasion de chaque cérémonie au cours de laquelle on tient un compte précis de ce qui est offert et donné en échange. En général ces comptes sont tenus sur un cahier, où l'on a enregistré tous les dons et contre-dons effectués précédemment par un même segment de lignage (*tariha*). Ainsi chacun à travers son lignage est pris dans un ensemble complexe de dettes et de créances dont il hérite et qu'il doit prendre en charge.

Les invités à une fête, apportent leur *enga*, leurs dons, en échange duquel le bénéficiaire offre le contre-don (*fahana*). On ne reçoit pas sans donner soi-même. Le contre-don peut être perçu comme équivalent, inférieur, disproportionné avec ce qui a été offert.

Autrefois s'agissant d'un *bilo*, il était d'usage d'offrir un boeuf, de préférence un beau coupé. Le don minimum était alors un *temboay* (taurillon ou génisse). En échange on recevait, à l'égal du bénéficiaire, la moitié de l'animal sacrifié. En général on donnait la partie antérieure de l'animal à celui qui l'avait offert.

Tous les boeufs étaient abattus, découpés, distribués et consommés sur place.

Le contre-don faisant partie du don, il est évident que le bénéficiaire ne pouvait aucunement accroître son troupeau de cette manière.

Tel n'est plus le cas !

La pratique classique du don va se transformer à partir des années 60. Progressivement, les dons vont se diversifier en même temps que leur utilisation se modifie.

Tout d'abord, le boeuf offert n'est plus sacrifié. Le découpage et le partage de la viande manquent maintenant à la convivialité qui charpente un tel rituel.

La conception du don a considérablement changé, puisque le boeuf offert, au lieu d'être le signe du prestige, est presque considéré comme un emprunt contracté par le bénéficiaire. En l'offrant, on perd un boeuf qui peut grossir un autre troupeau. On se considère comme lésé, d'autant que le contre don est de moindre valeur, sans proportion avec celle de l'animal offert. Ainsi, à Benetse, pour un veau ou une génisse offert, on reçoit juste deux litres d'alcool de fabrication artisanale, plus quelques mesures de riz selon le nombre de personnes invitées.

Les conséquences de cette transformation du système des dons se situent à plusieurs niveaux.

- Si l'on offre un boeuf, on choisira le moins cher, le moins beau, un veau malingre, à moins d'être contraint de se montrer généreux, on dit "parfumé", par la relation à un parent très proche ou bien aux beaux-parents qui est toujours une relation exigeante et qui peut même prendre à cette occasion une forme exacerbée. Le boeuf sauf dans ce dernier cas, ne représente plus la personne ou le lignage, mais seulement sa contre valeur en argent.

- Le contre-don étant d'une autre nature(alcool, riz...), le don produit un effet d'entraînement, puisque à un moment donné ou à un autre l'un des donateurs organisera une cérémonie qui réunira, pour le moins "tous ceux qui lui doivent quelque chose".

Cette transformation du système d'échange qui laisse les uns et les autres à la fois débiteurs et créditeurs des mêmes va produire une multiplication des échanges qui s'opèrent par un accroissement de la fréquence des *bilo* et des circoncisions(9) au cours de ces dernières années. On enregistre une moyenne de 3 à 4 *bilo* ou circoncision par village et par an. La multiplication des obligations et des cérémonies est telle maintenant que certains se trouvent invités le même jour à deux fêtes dans deux villages différents, ce qui était proprement inimaginable auparavant.

Tout cela nous donne une idée de l'importance de la circulation du bétail, qui concerne surtout les veaux, les génisses et les taurillons. Ce sont probablement toujours les mêmes boeufs qui circulent, puisque les boeufs reçus en dons sont pour la plupart revendus afin de rembourser les frais de la fête, ou bien à nouveau offerts dans une autre fête (10), et ainsi de suite. Notons qu'il reste inconcevable de renvoyer à son donateur le boeuf offert.

De plus en plus, l'argent se substitue au boeuf, sauf dans le réseau très étroit des parents les plus proches, des alliés, ou le boeuf demeure la marque du respect et de la politesse nécessaire.

Au-delà, les liens se relâchent, et donner un boeuf est considéré comme excessif.

- "Mieux vaut apporter de l'argent plutôt qu'un boeuf qui ne sera pas égorgé et dont on ne mangera pas la viande", ainsi que nous l'avons entendu dire.

On concevra aisément dans une telle logique que la préparation des "cartons d'invitation" est un élément stratégique.

(9) En particulier les circoncisions au lieu d'être collectives, sont le plus souvent individuelle.

(10) Voir annexe : Notes sur la vie du bouvier Mahatamperabe.

Chaque invité est prévenu nominaleme nt, même s'il habite loin. Si un nombre important de personnes "obligées" sont présentes, la fête en sera d'autant plus fastueuse, gaie, animée... Et en vérité peu coûteuse.

Chaque fête est une sorte de pari. Est-ce que tout ce qui est apporté suffira à couvrir les dépenses, voire à obtenir un "bénéfice" ?

Contrairement à ce qui se passait autrefois où l'on prenait dans son parc ce que l'on apportait, et où, comme nous l'avons déjà dit, le contre-don était déjà contenu dans le don et donc ne coûtait rien, de nos jours les fêtes coûtent de plus en plus cher, puisqu'il faut presque tout acheter, sucre pour fabriquer l'alcool, riz (alors que la nourriture de base est le maïs/manioc), alcool, bière, limonade, musiciens, etc...

On pense souvent que les Masikoro gaspillent une partie de l'argent qu'ils gagnent avec le coton, avec les *bilo haboha* en particulier. C'est là une idée fautive, car ces *bilo* à leur manière font l'objet d'un calcul. Dans la majorité des cas, on récupère la totalité de la mise de départ. Mais il est aussi possible de gagner, comme de perdre.

Pour les gagnants, ce système d'échange fonctionne comme une véritable "tontine", qui permet de capitaliser en une seule fois tout ce qui a déjà été donné en d'autres occasions et qui se trouve rendu au cours de la même fête.

Par exemple, R. de Tsianisiha, a cultivé au cours de la campagne 1984-85 deux hectares de coton. Son gain s'est élevé à 400 000 F. Il décide d'organiser un *bilo* pour deux raisons, d'abord pour remercier ses ancêtres qui ont protégé son troupeau des voleurs au moment de la grande période d'insécurité (1981-83), puis parce qu'il vient d'obtenir pour la première fois une somme d'argent importante..."

Il a dépensé :

- 5 dame-jeannes d'alcool
- 3 sacs de paddy
- 1 vache (pour le rituel)
- 3 caisses de bière.
- musique, accordéoniste, joueur de mandoline...

En échange, il a reçu comme cadeaux une génisse de son ex-beau-père et une velle de son beau-frère. Dans les deux cas, le contre-don était d'une demie dame-jeanne.

Le montant de l'ensemble des autres dons provenant de ses frères de sang, amis, voisins, et qui varient de 1.000 à 2.000 F s'élève à 250 000 F.

Ses frais une fois remboursés, il lui restait les deux boeufs qu'il a mis dans son parc, et 75 000 F avec lesquels il a pu acquérir à bon marché un hectare de terrain qui va s'ajouter aux deux hectares qu'il possède déjà.

L'argent dépensé au cours de ces fêtes, aussi bien par l'hôte que par les invités, passe de cette manière au travers d'une sorte de filtre qui le "refroidit" et ainsi le rend utilisable.

Bilo, tremplin vers d'autres usages où l'on voit que ceux qui ont été les premiers à avoir organisé ces fêtes somptueuses sont devenus maintenant économes et très soucieux de leur "fortune". Dans les environs immédiats de Tulcár, où la culture du coton est ancienne, il est dorénavant interdit de répandre la bière à terre !

La "mentalité" de ces premiers paysans planteurs de coton les rapproche maintenant des citadins, des planteurs privés, qui n'organisent pas de *bilo* pour fêter leurs revenus, alors que les fêtes continuent d'éclater, feux de paille, dans les zones récemment ouvertes.

Et même si beaucoup commencent à désertier aujourd'hui la culture du coton, un pli est pris, chez tous ceux qui cherchent à s'enrichir (petits commerçants, riziculteurs, maquignons...) : point de passage obligé pour jouer un rôle et devenir peut-être un nouveau "maître"...

Et ceux inamovibles, ancêtres aux noms illustres, qui avaient borné la terre, vont devoir faire de la place aux nouveaux-venus, chez eux, jusque dans l'invocation...

AOMBE 1

ELEVAGE ET SOCIETE

ETUDE DES TRANSFORMATIONS
SOCIO-ECONOMIQUES
DANS LE SUD-OUEST MALGACHE :

L'EXEMPLE DU COULOIR D'ANTSEVA



E R A 1987

Michèle FIELOUX - Jacques LOMBARD

EDITEURS SCIENTIFIQUES

M.R.S.T.D.

O.R.S.T.O.M.

SOMMAIRE

1. M. FIELOUX, J. LOMBARD AVANT-PROPOS	9
2. J.M. HOERNER LE "BOOM" DU COTON DE 1982 A 1986	13
3. J. LOMBARD, J.R. SÔLO LES STRATEGIES DE DEVELOPPEMENT DES NOU- VEAUX PLANTEURS DANS LE COULOIR D'ANTSEVA	27
4. L. RAKOTOMALALA REFLEXION SUR LA NOTION D'ESPACE PASTORAL DANS LES SUD-OUEST DE MADAGASCAR	43
5. L. RAKOTOMALALA LA PARTIE SEPTENTRIONALE DU COULOIR D'ANTSEVA : LE PROBLEME DES RAPPORTS ENTRE L'AGRICULTURE ET L'ELEVAGE	53
6. M. FIELOUX, L. RAKOTOMALALA DEVELOPPEMENT AGRICOLE ET TRANSFORMA- TION DES TERRITOIRES PASTORAUX	61
7. E. FAUROUX - (Travail collectif sous la direction de) LES NOUVEAUX PATURAGES FORESTIERS DE LA REGION DE SALARY	85

8. M. FIELOUX, J. LOMBARD LA FETE DE L'ARGENT OU LE "BILO" DU COTON	133
9. M. FIELOUX FEMMES, TERRE ET BŒUFS	145
10. D. RAZAFIMANANTSOA LA COMMERCIALISATION DES BOVIDES DANS LE SUD-MANOMBO	163
11. A. ANDRIAMBOLOLONA, L. RAKOTOMALALA COMMERCIALISATION DES PRODUITS VIVRIERS, 1986-1987	179
12. ANNEXES	189
13. BIBLIOGRAPHIE	207
14. LEXIQUE DES TERMES MALGACHES	215

CARTES ET PLANS

- Figure 1	: Le couloir naturel d'Antseva	8
LE "BOOM" DU COTON DE 1982 A 1986		
- Figure 1	: Localisation des périmètres cotonniers dans le Sud-Ouest Malgache. (Classification par "Zone" selon HASYMA).....	15
- Figure 2	: Variations des superficies cultivées en coton dans le Sud-Ouest selon les secteurs.....	16
- Figure 3	: Les aspects internationaux de la culture du coton	24
LES STRATEGIES DE DEVELOPPEMENT DES NOUVEAUX PLANTEURS DANS LE COULOIR D'ANTSEVA		
- Superficies cultivées en coton et nombre de nouveaux planteurs par Firaisam-pokontany (ex-canton) dans le couloir d'Antseva.		29
- Répartition des planteurs de coton par catégorie d'exploitation. ...		31
REFLEXION SUR LA NOTION D'ESPACE PASTORAL DANS LES SUD-OUEST DE MADAGASCAR		
- Figure 1	: Présentation générale du Sud-Ouest de Madagascar	44
- Figure 2	: Schéma typique de l'espace pastoral dans le Sud-Ouest Malgache.	45
- Figure 3	: Les espaces pastoraux du Sud-Ouest de Madagascar	48
- Figure 4	: Manantsa (espace pastoral et mouvements des troupeaux).	50
LA PARTIE SEPTENTRIONALE DU COULOIR D'ANTSEVA : LE PROBLEME DES RAPPORTS ENTRE L'AGRICULTURE ET L'ELEVAGE		
- Figure 1	: Le couloir d'Antseva (présentation générale)	54
DEVELOPPEMENT AGRICOLE ET TRANSFORMATION DES TERRITOIRES PASTORAUX		
- Carte 1	: Ampihamy et Beravy-Haut (couloir d'Antseva, Situation géographique).	62
- Carte 2	: Evolution d'un territoire (du toets'aombe classique à l'espace agro-pastoral).	64

- Carte 3	: Le territoire d' Ampihamy (avant le boom du coton, sept. 1986).	69
- Carte 3 bis	: Le territoire d' Ampihamy (après le boom du coton) sept. 1986.	70
- Carte 4	: Le toets' aombe d' Ambatomainty-Andreforefo (Sud-Ouest d' Ampihamy).	72
- Carte 5	: Beravy-haut (avant le boom du coton).....	74
- Carte 5 bis	: Beravy-haut (après le boom du coton sept.1986)	75
- Carte 6	: Migration des troupeaux (Beravy Haut et Ampihamy).....	77
- Carte	: Evolution de l'espace pastoral à Beravy-Haut.	78
- Carte 8	: Le clan Valiantsoa (d' Ambarobe à l'actuel Beravy-Haut).....	80
- Carte 9	: Beravy-Haut (répartition spatiale des groupes claniques).	81
	- Les parcs et la division du troupeau (clan Valiantsoa) Beravy-Haut, sept. 1986.	82
LA COMMERCIALISATION DES BOVIDES DANS LE SUD-MANOMBO		
- Figure 1	: Entrées et sorties des bovidés en 1985 pour chaque Fokontany.	169
- Figure 2	: Ventilation des bovidés commercialisés dans le Sud Manombo en 1985.	173
- Figure 3	: Marché d' Ankililoaka et d' Ankilimalinika en 1985 (variations mensuelles des bovidés vendus par catégorie).	174
COMMERCIALISATION DES PRODUITS VIVRIERS, 1986-1987		
- Croquis 1	: Le marché hebdomadaire d' Ankililoaka	183
ANNEXE 3		
- Plan de Salary (village), juillet 1986.		200
- Organisation spatial du quartier d' Amboanio II et d' une maison Vezo Salary (juil. 1986).		201
- Plan schématique de la grotte de Salary.		204